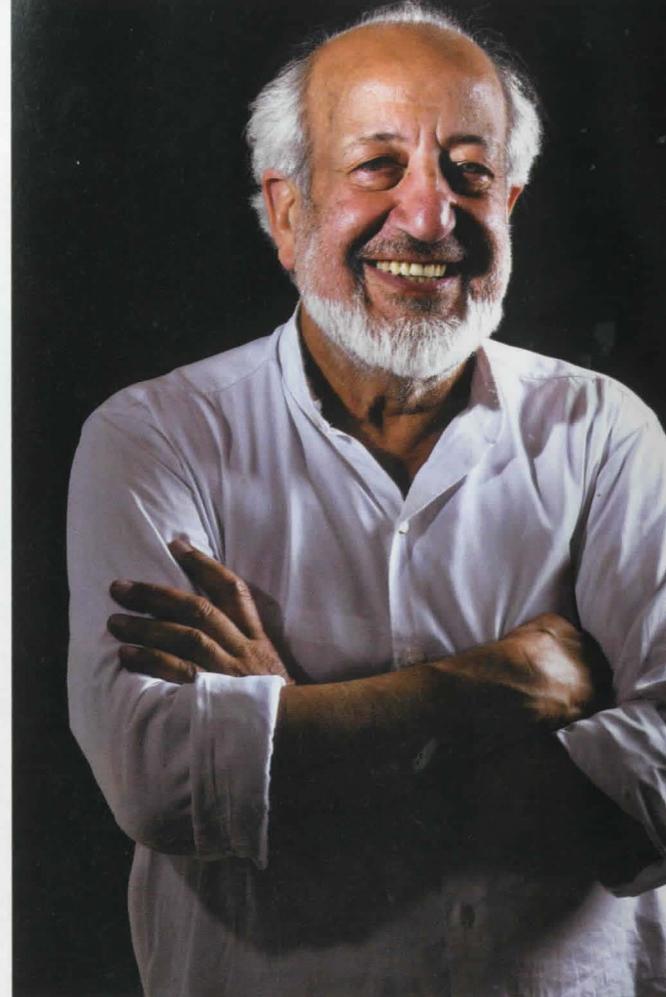


André El Baz

Retour sur 50 ans de création

Artiste nomade, plasticien pluridisciplinaire, explorateur engagé des affrontements entre cris et silence, ombre et lumière, André Elbaz nous présente une œuvre riche et forte, viscéralement tournée vers l'Autre. Il présente simultanément à Casablanca et Rabat 250 œuvres, qui sont autant de clins d'œil à 50 ans de création. Entretien.

Propos recueillis par K.A.



Quel regard jetez-vous sur votre parcours et sur vos 50 ans de création ?

Mon parcours est assez particulier. Je me suis retrouvé dans la peinture alors que je voulais faire du théâtre... Ce sont mes premières affiches (des collages) pour une pièce que j'avais mise en scène à 20 ans qui m'ont ouvert cette voie. Mais peindre à Paris en 1955 relevait de la gageure pour quelqu'un qui, comme moi, arrivait d'El Jadida, n'avait jamais étudié cet art, avait grandi dans un pays où les galeries, rares encore, en étaient aux bouquets d'anémones... A l'époque aussi, je ne connaissais encore ni Cherkaoui, ni Gharbaoui, ni Farid Belkahia qui étaient aussi à leurs débuts. Par la suite, chacun est devenu un ami...

J'ai donc décidé de me former, de trouver ma voie, de donner corps à un style qui me serait propre... Ca a été une longue quête que je raconte dans le livre que la CCME édite à la Croisée des Chemins, et qui s'intitule «*Tu en verras de toutes les couleurs...*». J'ai commencé par peindre à l'huile tout en continuant dans l'art du collage (une belle exposition à Londres m'a encouragé),

puis une œuvre plus abstraite et plus engagée a commencé avec l'émotion qu'a produit le tremblement de terre d'Agadir en 1960. Après la découverte de Goya au Prado, mon travail d'artiste s'est souvent consacré aux oppressions, aux guerres, aux génocides. (Quelques œuvres de ces séries sont présentées à Rabat). Une autre étape dans mon parcours est la découverte de la fibre végétale, à la fin des années 80, qui va m'éloigner de ma façon antérieure de peindre. En contrepoint des Villes orientales et des Musiciens, c'est la Villa des Arts de Casablanca qui expose ces «*Papiers*» composés à partir de la matière noble (herbes folles, lin, kozo, abaca).

Comment peut-on en arriver à détruire son œuvre ?

J'ai travaillé à une période où se côtoyaient des peintres français comme De Staël, De La Fesnay, Matisse, Rouault, tous encore imprégnés de classicisme, et d'autres artistes, comme César qui compressait des voitures, Fontana qui lacérait ses toiles, Yves Klein qui utilisait les femmes en guise de pinceaux, Rauschenberg qui exposait une

chèvre empaillée... Et puis, un peu plus tard, les cadavres plastinés de Gunther von Hagens, les cloaca de Vim Delvoye ont défrayé la chronique. Je ne me suis jamais senti de véritable affinité avec ces formes d'expression qui utilisent des actes nihilistes pour dénoncer le nihilisme. Pour ma part, j'ai choisi de nourrir ma création par l'art seul, et plus précisément par la mise en question du mien. Au tournant du troisième millénaire, il m'est apparu que les matériaux et les traités des décennies précédentes relevaient d'un autre temps, devenaient obsolètes. Et j'ai commencé à mettre en pièces un grand nombre de mes œuvres, d'abord pour les recomposer dans des bocaux cylindriques (les Urnes), ensuite pour les réinsérer dans de la fibre végétale (Les Lacérations). L'ensemble s'appelle L'exécution de l'œuvre, au deux sens du mot, car cette destruction, aussi douloureuse soit-elle, donne naissance à une nouvelle forme de création.

Exposition d'André El Baz, du 02 Novembre au 30 décembre à la Villa des Arts de Casablanca et du 09 Novembre au 30 décembre à la Villa des Arts de Rabat. Plusieurs conférences et ateliers sont programmés à Casablanca et à Rabat